

Texte en espagnol trouvé à l'origine sur le site d'une bibliothèque anarchiste mexicaine virtuelle (www.antorcha.net), sous le titre «Los anarquistas en la revolución mexicana».

La traduction a été réalisée en octobre et novembre 2012 par une personne qui est en contact avec le Collectif Anarchiste de Traduction et de Scannerisation (CATS) de Caen (et d'ailleurs). Nous la remercions pour cette nouvelle traduction. Le texte a été féminisé.

D'autres traductions sont en téléchargement libre sur notre site : <http://ablogm.com/cats/>

On trouvera dans cette traduction 3 types de notes : celles du traducteur, celles d'un compagnon mexicain de la Fédération Anarchiste Mexicaine (FAM) que connaît le traducteur et qui a aimablement commenté le texte à la demande de celui-ci et, pour finir, quelques unes du CATS.

LES ANARCHISTES DANS LA RÉVOLUTION MEXICAINE

**par Pier Francesco ZARCONE
(Militant anarcho-communiste italien)**

Il n'est pas risqué de faire l'hypothèse que les anarchistes et les libertaires qui sont arrivés aujourd'hui à l'âge moyen (les « panthères grises » pourrait-on dire), durant les années 60/70 du siècle passé, ont vu avec une participation émotionnelle particulière les films ce que la cinématographie italienne produisit sur la révolution mexicaine, avec une certaine fréquence et une optique politisée dans le sillon des années 68. De « Abajo la cabeza a Tepepa » (Coupons la tête à Tepepa), de « Quién sabe ? » (Qui sait ?) à « Vamos a matar compañeros » (Allons tuer camarades), pour ne pas parler de l'antérieur et mythique « Viva ZAPATA ! »..

Mais en toute probabilité ne fut pas notoire (et ne l'est peut être pas encore aujourd'hui) ce qu'avait été le rôle joué par les anarchistes et l'anarchisme mexicain dans ces événements lointains. Ce n'est aucunement surprenant dans le fond : il est question d'une autre page de l'histoire anarchiste qui reste cachée par les différents médias de communication, (spécialisés dans le fait de ne pas fournir ce qui sert réellement) et dans tous les cas qui appartient à une certaine Amérique Latine qui est restée pendant longtemps peu connue en Europe.

Souvent, la même cinématographie indiquée ci-dessus, dans le fond, ne va pas au delà des aspects extérieurs, en faisant des clin d'oeil narquois aux humeurs d'un public influencé par une atmosphère de révolte généralisée. Chose également normale, en tenant compte que la cinématographie reçoit son oxygène par le capital, et au sein des logiques rigoureuses du système : c'est une chose de faire de l'argent en instrumentalisant la contestation et une autre de faire connaître ce qui ne devrait pas l'être.

Le vrai radicalisme révolutionnaire ne paie pas : le capital réussit toujours à conclure des affaires jusque avec les communistes autoritaires, mais jamais avec les anarchistes. Et alors les jeux sont faits : dans la présentation (toute chargée par des limites inhérentes aux exigences de la spectacularisation) des glorieuses pages révolutionnaires, le rôle des anarchistes et des libertaires doit rester sous silence ; ou bien – comme cela s'est passé ou se passe pour la révolution espagnole pendant laquelle était présent un évident et non occultable phénomène anarchiste de masse – l'acharnement se manifeste dans le dénigrement, dans le fait de taire ses réalisations, au mieux avec la collaboration de quelques supposés anarchistes/libéraux/les, à l'âme blanchie, disposés à s'associer avec les faux choeurs sur la « cruauté des anarchistes » durant les faits révolutionnaires.

Redécouvrir dans l'optique de l'anarchisme les pages de l'histoire de la révolution mexicaine a une double importance : a) historique, car il s'agit de la première révolution du XX^{ème} siècle qui, sans l'influence anarchiste, aurait été sans doute différente ; b) politique actuelle, vu que ses instances sont directement liées au phénomène zapatiste de l'Ejército Zapatista de Liberación Nacional (Armée Zapatiste de Libération Nationale, EZLN) dans le Chiapas d'aujourd'hui et que par extension, elles peuvent être projetées vers une reprise de dynamisme par l'anarchisme communiste latino/américain dans ce nouveau millénaire (Il faudrait souligner que tandis qu'Emiliano ZAPATA parlait de remettre directement la terre aux paysans/nes et de passer par-dessus le gouvernement, les actuels zapatistes parlent de réformes, de lois, de nouvelles constitutions et de beaucoup d'autres choses qui en rien ou en si peu, ont des points communs avec l'idéal d'Emiliano ZAPATA qui, soit dit en passant, était assez proche de celui du Parti Libéral Mexicain, dont l'influence anarchiste a rendue possible l'éclatement de la révolution mexicaine. Si le zapatisme à ses débuts, en 1994, commence avec des teintes anarchistes, le fil du temps viendra déformer ces pratiques pour d'autres plus ou moins réformistes et accommodées avec les lois mexicaines. Il faut souligner également que, dans mon opinion personnelle, une chose sont les communautés zapatistes avec lesquelles je travaille pour ne pas le nier, et une autre très distincte est l'organe politique, ou pour le dire ainsi : une chose sont les communes, et une autre les dirigeantEs – Note du compagnon de la FAM).

LIGNES SYNTÉTIQUES À PROPOS DE L'HISTOIRE MODERNE DU MEXIQUE

Pendant longtemps, la révolution mexicaine a été considérée en Europe comme une espèce de jacquerie indienne/métisse folklorique et confuse, de maigre valeur politique/idéologique, qui occupe une place secondaire dans l'histoire. Valorisation indubitablement restrictive.

Le Mexique a eu et a sans doute une histoire tragique, qui se manifeste dans l'imaginaire collectif de son peuple, qui attribue une connotation féminine à la madre/tierra(mère/terre), en lui accordant le rôle de Chingada (la violada, la violée) ; et les mexicainEs sont les enfants de la Chingada (La Chingada est un concept mexicain célèbre analysé par Octavio PAZ dans son livre « *Le Labyrinthe de la solitude* ». La descendance de l'homme espagnol et de la femme indienne est habituellement considérée comme hijo/a de la chingada (le fils ou la fille de La Chingada): peut-être la plus forte insulte au Mexique. NDT).

La tragédie du Mexique n'a pas eu son origine dans la conquête espagnole, qui a pourtant été vécue là-bas comme une catastrophe cosmique, ce qui a conduit à la fin du monde dans le sang et la destruction, à la colonisation forcée et à la décadence du pays et de la psyché même des personnes.

Déjà l'époque aztèque a été une domination sanglante d'un peuple minoritaire dont l'empire qui – selon l'idéologie religieuse courante – devait offrir continuellement des sacrifices humains à ses dieux. Les espagnolEs, en plus d'une nouvelle langue, d'une nouvelle religion, de nouveaux ordres, ont amenés avec eux/elles des maladies qui ont décimé les survivantEs des guerres de conquête, une exploitation sauvage des indigènes et des métisSES (néEs après la conquête), et pour touTEs – dominantes et dominéEs – l'obscur oppression spirituelle de l'inquisition.

Pendant le XIX^{ème} siècle, les vents qui avaient pour origine la révolution française et le napoléonisme sont aussi arrivés au Mexique, et ont donné des forces aux mouvements pour leur indépendance de l'Espagne. Mais il y a ici dans un élément différentiel important par rapport à d'autres pays d'Amérique Latine. Au Mexique, le mouvement indépendantiste n'a pas été animé par des membres de la classe privilégiée (comme dans d'autres endroits par les BOLIVAR, MIRANDA, ou SAN MARTIN), mais par des ouvrierEs agricoles indigènes et métisSES, conduitEs par deux curés paysans, le premier Miguel HIDALGO (1810-1811) et plus tard José Maria MORELOS (1814), les deux vaincus et fusillés par les Espagnols.

En 1821, le métis Agustin ITURBIDE amena le Mexique à l'indépendance et l'année suivante, il s'est fait proclamer empereur, pour finir en 1824 devant un peloton d'exécution. Ce sera plus tard au tour du général Antonio LOPEZ de SANTA ANA de conduire le Mexique Républicain de 1835 jusqu'en 1855 ; et SANTA ANA aura à traiter avec la voracité yanqui naissante. En 1835, il y a eu la sécession des colons nord-américainEs du Texas (dont l'entrée dans la région a été imprudemment favorisée par le gouvernement mexicain lui-même), qui en 1836 – après la victoire éphémère de SANTA ANA à Alamo - se conclut par l'indépendance texane.

Les États Unis s'adjoignirent le Texas en 1835, et la même année (en agitant le drapeau du « destin manifeste » ; le leur) ils ont trouvé le moyen d'exciter une guerre contre la république mexicaine, qui s'est conclue en 1848 avec le traité de Guadalupe Hidalgo qui a arraché au Mexique de nouveaux territoires: la Haute Californie, l'Arizona, le Nouveau Mexique, le Colorado,

SANTA ANA déchu en 1855 (il a fui à Cuba) l'indien Benito JUAREZ (Président indien du Mexique de 1867 à 1872, à l'occasion de 2 mandats. Un cas unique dans l'histoire du pays ! Il n'y a pas eu d'autres présidentEs indiens/nes depuis. NDT), libéral radical, qui de la défense de l'indépendance de ce qui restait du Mexique a voulu passer à l'horizon plus large de la Réforme de l'ordre social mexicain, est parvenu enfin à la présidence. Ce qui signifiait lutte contre la conservation féodale, contre les oligarchies des grandEs propriétaires terriens/nes et – comme conséquence naturelle – contre l'église catholique, qui a toujours été un solide bastion politique, économique et spirituel en faveur de ces deux-là.

Le Mexique a sombré de nouveau dans la guerre civile poussée par les droites réactionnaires et conservatrices, avec l'aggravation d'une intervention étrangère – France, Espagne et Grande Bretagne – en 1864, au motif de l'interruption du paiement des dettes extérieures de la république mexicaine, à cause de difficultés économiques. Napoléon III, empereur de France, avait de réelles intentions expansionnistes et il a envahi le pays en s'unissant avec l'opposition de droite à JUAREZ. Maximilien DE HASBOURG a accepté la couronne impériale offerte par les conservateurs/trices, sans réelles bases de consentement dans le pays, seulement par ce qu'il était cautionné par les baïonnettes françaises.

La réaction armée de JUAREZ et les siens/nes a mis un terme à l'aventure de Maximilien en 1867 avec son exécution à Querétaro. En 1876, après l'ère de JUAREZ, a commencé la période dictatoriale de Porfirio DIAZ, ex général juariste, qui a laissé croupir la Réforme (qui néanmoins ne sortit jamais des schémas libéraux) créant cette poudrière sociale qui a éclaté en 1910.

Cette même année, en face de 840 grandEs propriétaires terriens/nes existaient au Mexique autour de 12 millions de journaliers/ères sans terre. Les grandes haciendas (propriétés rurales) avaient des extensions quasiment identiques à une province européenne, et les propriétaires fonciers/ères étaient pratiquement les maîtresSES absoluEs des hommes et des choses. L'armée - armée de fusils et de canons allemands et de mitrailleuses étasuniennes – a été le vrai support du régime de DIAZ.

Dans tout le monde occidental, il n'existait aucune classe sociale dotée d'un train de vie et d'un pouvoir comparable à celui de ces propriétaires terriens/nes et de ces propriétaires de mines mexicainEs (au Mexique, pendant cette période, a été localisé autour d'un quart de la production mondiale d'argent).

Les deux principaux piliers du système des haciendas ont été :

1) les magasins de la société = les magasins de denrées comestibles, liqueurs et habits de base qualité, lesquels appartenaient aux propriétaires fonciers/ères eux/elles-mêmes, et où les ouvriers/ères agricoles ont été obligéEs de faire leurs achats aussi, et surtout, à crédit ; avec ce système le/la maître/esse – par rapport à des marchandises de peu de valeur, revendues à des prix supérieurs – récupérait quasiment tout l'argent déboursé en salaires, et les ouvriers/ères endettéEs ne pouvaient pas changer d'hacienda avant d'avoir payé leurs dettes (ce système est toujours utilisé dans différentes parties d'Amérique du Sud) ;

2) la loi de fuite = avec la base selon laquelle l'ouvrier/ère fugitif/ive pouvait être tuéE par le/la maître/esse ; pour les journaliers/ères rebelles, une punition très utilisée a consisté à les enfiler dans une fosse en ne laissant dépasser que leur tête pour après les faire piétiner par des chevaux au galop. Naturellement les femmes et les filles des paysans ont été abusées charnellement dans les lits des propriétaires terriens (par exemple, ce fut justement cette situation vis à vis de sa soeur qui a été à l'origine de la carrière de bandit de Francisco DOROTEO ARANGO, appelé Pancho VILLA, avant la Révolution).

Tandis que le peuple vivait dans un état d'extrême misère – autour de 70% de la population s'alimentait seulement de tortillas de maïs – les importations de denrées superflues et de luxe pour les exigences des riches ont fait sortir du pays un flux de monnaie en or et en argent vers les États-Unis et la France. Un autre flux consistant d'or est sorti du Mexique en vertu des outils que le gouvernement de DIAZ a assuré aux investissements des capitalistes étrangers/ères. En 1910, autour de 97% des mines étaient aux mains des étasuniens/nes, des anglaisEs et des françaisEs. Les Sociétés des USA détenaient tous les puits pétrolifères découverts à Tampico, Tuxpán, Matamoros et Reinosá, et y compris la majeure partie des mines d'argent et d'or de la Sierra Occidentale du Sud. La première révolution sociale du XX^{ème} siècle a eu lieu, quand en 1910, la poudrière a éclaté : Révolution intensément paysanne mais non urbaine alors, dont l'influence sur les autres pays alentours a été énorme. Par exemple, sans elles ne s'expliquent ni celle

menée par Augusto César SANDINO au Nicaragua (1895-1934, leader de la guérilla qui, de 1927 à 1934, a lutté contre le gouvernement légal appuyé par les marines américains. Assassiné en 1934 par la Garde Nationale commandée par le premier des SOMOZA, famille qui régna sur le pays jusqu'en 1979. NDT), ni celle menée par Farabundo MARTI (1893-1932, activiste social et dirigeant communiste. NDT), au Salvador.

LES ORIGINES DE L'ANARCHISME MEXICAIN

Contrairement à tout ce que l'on peut penser sur la base du peu d'écrits existants en italien sur le thème, l'anarchisme mexicain ne naît aucunement de la pensée et de l'oeuvre de Ricardo FLORES MAGÓN (1874-1922), mais au moins 50 ans avant la grande révolution de 1910. Les préambules se produisent dans le cadre du développement du Mexique après l'indépendance et de sa plus grande ouverture aux influences européennes.

Comme il est évident que l'indépendance n'a apporté de solution à aucun des problèmes du pays et a initié une longue période de convulsions intérieures (politiques et socioéconomiques), de dictatures, d'interventions militaires étrangères (USA et France), de perte de quasiment la moitié du territoire originel avalée par l'impérialisme yanqui, d'émeutes populaires et de répressions. Problèmes, cependant, qui jusqu'à aujourd'hui continuent – malgré le changement de contextes de suite après la Révolution de 1910, par la normalisation qu'a effectuée la bourgeoisie « radicale » sortie victorieuse de celle-ci. Après l'échec en 1824 d'une tentative de Robert OWEN destinée à installer au Texas (Région qui à l'époque était mexicaine) d'une expérience de sa société parfaite de Nouvelle Harmonie, l'histoire de l'anarchisme au Mexique a commencé avec l'immigré grec Plotinos RHODAKANATY, inspiré par les idées de FOURIER et PROUDHON, et assumée par une certaine connaissance des problèmes des paysans/nes exploités par les propriétaires terriens/nes. RHODAKANATY a voulu donner une impulsion à l'organisation paysanne, en constituant un système socialiste pointu de colonies agricoles.

Avec l'objectif de faire des prosélytes, il a publié *Cartilla Socialista (Livret Socialiste)*, une espèce de catéchisme fouriériste. N'ayant pas réussi à réunir un nombre suffisant de personnes pour une colonie agricole, il est entré dans une école préparatoire, et en faisant de la propagande pour le socialisme libertaire, il a cherché à former en 1863 un groupe d'étude – le groupe des étudiants socialistes – duquel proviendront les plus importants représentants du mouvement socialiste mexicain : Santiago VILLANUEVA, organisateur du premier mouvement ouvrier du pays ; son collaborateur Hermenegildo VILLAVICENCIO ; Francisco ZALACOSTA, figure importante dans les futures luttes paysannes. Sa formation terminée en 1864, ses étudiants donneront vie à la première organisation mutualiste mexicaine, la Société Particulière de Secours Mutuels, en lui donnant une orientation socialiste libertaire. Du même groupe d'étudiants est née en 1868 une société occulte d'importation bakouniniste – La Section Sociale Internationaliste – qui s'est effacée en 1868 pour se former à nouveau en 1871 (avec les associés fondateurs RHODAKANATY, ZALACOSTA et VILLAVICENCIO), en exerçant une influence notable sur la création des mouvements paysans et ouvriers au cours du siècle.

En mai 1865 ZALACOSTA, VILLANUEVA et leur groupe ont développé un rôle important dans les agitations qui ont amenées à la première grève, celle des travailleurs/ses des usines textiles de San Idelfonso Tlalnapantia et de la Colmena, qui se sont terminées par l'intervention armée du gouvernement. Après cette déroute, VILLAVICENCIO et VILLANUEVA ont créé une autre société bakouniniste, la Société Agricole Orientale qui dans les années 60, 70 et 80 de ce siècle a été le centre principal d'activité anarchiste au Mexique. Pendant ce temps RODAKANATY a continué dans les efforts de constitution de communes agricoles, et a organisé dans l'une d'elles, dans le Chalco, une école pour paysans/nes – l'École du Rayon et du Socialisme – selon les principes du socialisme libertaire. Un de ses étudiants les plus doués a été Julio CHAVEZ LOPEZ. CHAVEZ LOPEZ était un partisan du recours aux méthodes drastiques et de l'action directe, ce qui l'a mis en contraste avec le pacifisme enraciné de RODAKANATY, qui a fini par quitter l'école en 1867. CHAVEZ LOPEZ a développé successivement un rôle actif dans les luttes sociales, ce qui l'a hissé à la place de précurseur du zapatisme (Il faut éclaircir que cela se rapporte au zapatisme d'Emiliano ZAPATA et non à celui des zapatistes actuelles. Cela est dû au fait que les soulèvements de CHAVEZ LOPEZ, comme ceux d'Emiliano ZAPATA, étaient des soulèvements paysans. Le zapatisme actuel est plus inspiré par l'indigénisme – Note du compagnon de la FAM).

Avec quelques camarades qui partageaient les mêmes idées que lui, CHAVEZ LOPEZ a commencé à attaquer des haciendas, d'abord dans les zones de Chalco et de Texcoco, et plus tard dans le Morelos méridional, à San Martín Texmelucán et Tlalpán. En 1869 le gouvernement a envoyé une expédition militaire qui a seulement fait croître l'appui populaire à la révolte, de manière qu'en avril de la même année CHAVEZ LOPEZ a osé publier une Affiche sur laquelle il incitait le peuple mexicain au soulèvement armé général. L'importance de son Affiche se trouve dans le fait que, pour la première fois dans l'histoire mexicaine, la lutte des paysans/nes vient conceptuellement et consciemment s'intégrer dans la lutte de classe, dans le cadre du contexte historique spécifique de ce pays, avec une détermination claire des rôles et des responsabilités des classes dominantes. En plus, l'Affiche a défendu la substitution du gouvernement national par un système d'autogouvernements locaux. Capturé peu de temps après, et plus tard heureux de s'enfuir, CHAVEZ LOPEZ a repris la lutte contre l'armée jusqu'à ce que, de nouveau capturé par les troupes du Président Benito JUAREZ, il soit fusillé le 1^{er} septembre 1869.

La déroute et la mort de CHAVEZ LOPEZ, le retour de RODAKANATY dans sa patrie, le manque de progrès de la Sociale et de la Société Particulière de Secours Mutuels, n'ont pas cependant représenté la fin de l'anarchisme mexicain initial. Pendant l'intérim VILLANUEVA et VILLAVICENCIO ont constitué la Société Artistique Industrielle, qui a eu une influence fondamentale sur le développement du mouvement ouvrier, en initiant une action intense de prosélytisme dans la zone de la capitale entre 1866 et 1867. Pendant l'été 1868, les travailleurs/ses de l'usine textile la Fama Montañesa de Tlalpán, ont organisé la première grève réussie de l'histoire mexicaine. Cet événement a donné une impulsion ultérieure à l'activité organisatrice, et en 1870, - toujours sous l'incitation de VILLANUEVA - a été créé le Centro General de los Trabajadores Organizados (Centre Général des Travailleurs/ses Organisés), qui plus tard a pris le nom de Gran Circulo de los Obreros Méjico (Grand Cercle des Ouvriers/ères du Mexique). VILLANUEVA est mort en 1872, mais le mouvement suivait son chemin, et en 1876, les efforts fournis pour la création d'une organisation nationale ont aboutis au Congrès Général des Ouvriers/ères de la République Mexicaine ; et parallèlement, entre 1877 et 1878, La Sociale a atteint le maximum de son expansion, de sorte que dans cette phase les anarchistes ont été hégémoniques dans le mouvement ouvrier.

Le Parti Communiste Mexicain a été formé en 1878, de tendance bakouniniste, et dissout bien vite à cause de la répression de Porfirio DIAZ.

Malgré la déroute de CHAVEZ LOPEZ, le mouvement paysan a continué à oeuvrer en rencontrant un appui du côté de la presse ouvrière de la capitale. A l'époque, par conséquent, une fissure politique est apparue entre le monde ouvrier et le monde paysan qui se vérifiera plus tard durant la révolution, et qui sera - pour finir - nuisible pour les deux. Pendant la décennie de 1870/1880, le plus important animateur du mouvement paysan mexicain a été José María GONZALEZ.

Dès l'établissement du grand régime dictatorial de Porfirio DIAZ, le groupe bakouniniste organisé de La Sociale élaborera un plan révolutionnaire, favorablement encouragé par les groupes paysans, qui prévoyait la dissolution du gouvernement national, la création de communes autonomes, une réforme agraire radicale, la fin de l'abolition du système salarial, la formation de banques territoriales pour soutenir la vente des produits agricoles et la création d'un Phalanstère Social pour réguler le travail urbain et rural. En soutien à cette initiative, ZALACOSTA a formé un Comité de Coordination, le Gran Comité Central Comunero (Grand Comité Central Populaire). Dans le cadre de ces agitations, le colonel Alberto SANTA FE, au travers de la presse ouvrière, a publié la dénommée Ley del Pueblo (La Loi du Peuple), considéré comme le document d'agrarisme le plus sophistiqué et le plus complexe de la période antérieure à la révolution. Pour cela, SANTA FE a terminé en prison. La répression du gouvernement a commencé à se développer avec dureté : Francisco ZALACOSTA a été fusillé à Querétaro en 1880, deux révoltes ont été étouffées dans le sang par l'armée fédérale, des cercles anarchistes ont été fermés et progressivement, le gouvernement a réussi à assumer le contrôle du mouvement ouvrier. Un coup dur a été porté au mouvement anarchiste des coopératives dans la mesure où elles ont été sanctionnées pour leur illégalité et que quand leur norme a été révoquée, la législation des coopératives a été subordonnée à la réglementation et au contrôle du gouvernement. Des tentatives ultérieures de révoltes ont été brisées, comme cela s'est passé en 1886 avec celle du général Miguel NEGRETE, qui en auparavant a donné son appui à l'action de CHAVEZ LOPEZ dans l'État du Morelos. Cette même année, NEGRETE a été fusillé. Rappelons pour finir, qu'entre 1898 et 1899, l'anarchiste catalan J. ZALDIVAR a constitué des groupes d'anarchistes dans la péninsule de Yucatán.

LE NOUVEAU SIÈCLE – RICARDO FLORES MAGÓN

En 1900 l'anarchisme mexicain se révélait déjà émancipé par les tendances coopérativistes, en se déplaçant vers une position anarcho-syndicaliste et plus dure dans la lutte des classes, grâce aussi à la présence et à l'influence d'immigréEs espagnolEs. Et c'est au début de ce siècle que l'anarchisme mexicain a été, en vertu de l'oeuvre de Ricardo FLORES MAGÓN, pour finir pris en compte avec une puissante organisation politique.

Avec ses deux frères – Jesús et Enrique (Jesús finit par passer du côté du madérisme, trahissant ainsi les idées de l'anarchisme. Ce sera également lui qui fut envoyé en juin 1911, avec Antonio I VILLARREAL et Juan SARABIA, deux autres anciens anarchistes passés au madérisme, pour essayer de convaincre les anarchistes du PLM de déposer les armes, offrant, ni plus ni moins que la vice-présidence à Ricardo FLORES MAGÓN, s'il renonçait à sa lutte pour l'anarchisme et s'unissait au madérisme – Note du compagnon de la FAM), Ricardo FLORES MAGÓN a fait son introduction en politique en participant dans les manifestations contre une nouvelle candidature de Portifirio DIAZ aux élections présidentielles de 1892. Peu après, il a publié la revue *El Demócrata* (Le Démocrate), en se déplaçant progressivement jusqu'à des positions de gauche libertaire. Le 7 août de l'année 1900, par l'influence de Paul ROBIN**, – pédagogue libertaire, camarade de BAKOUNINE et ancien membre de la commune de Paris – aux côtés de ses deux frères et d'Antonio HORCASITAS, il a fondé le journal *Regeneración* (Régénération) et est très vite redevenu le centre d'une massive et intransigeante opposition au régime de DIAZ.

Le 30 août de la même année, à San Luís Potosí, Camilo ARIAGA a publié le *Manifeste du Parti Libéral*, en commençant un processus qui en 1905 mènera à la constitution du Parti Libéral Mexicain (PLM). Ricardo FLORES MAGÓN a adhéré formellement à ce processus en 1901.

Constitué, le Parti Libéral s'est donné initialement un programme bourgeois très radical, à tel point que sa session relative à la plate-forme sur le Travail a été pour finir adoptée par la plus grande partie du mouvement ouvrier mexicain durant la révolution. Pendant ce temps, la situation sociale se détériorait dans le pays, ultérieurement avec une progression qui en quelques années avait amené le plus radical bouleversement que le Mexique avait connu depuis la conquête espagnole. Contre ce camp anti-réélectionniste de *Regeneración* la répression du gouvernement s'est enflammée, et la revue a interrompue temporairement les publications. Ricardo et Enrique FLORES MAGÓN se sont réfugiés aux États Unis, et ils ont réussi en 1904 à reprendre la publication de la revue (véritable épine dans la hanche de la dictature de DIAZ) à San Antonio, Texas. Le séjour étasunien de Ricardo a été affligé par les nombreuses détentions endurées à l'instigation du gouvernement mexicain, et il a passé la majeure partie des années suivantes de sa vie dans les prisons américaines, jusqu'à sa mort en 1922, ce qui peut expliquer une influence importante sur la révolution.

En juillet 1906, une grève des travailleurs/ses de la société étasunienne Cananea Copper Company, de Sonora, a mené à deux jours de chocs féroces pendant lesquels il y a eu des échanges de coups de feu entre les grévistes et... les Rangers d'Arizona (!), appelés par la direction de la Cananea qui trouvait que les troupes mexicaines étaient trop lointaines. En décembre, une autre grève importante a été celle de l'usine de Rio Blanco à Orizaba, organisée par un groupe de travailleurs/ses qui se sont affiliés au PLM. Le mauvais résultat de l'agitation a comporté des escarmouches avec l'armée qui a écrasée la révolte.

Le PLM – dont les plus importants représentants, en plus de Ricardo FLORES MAGÓN, ont été Práxedes GUERRERO, Juan SARABIA VILLA REAL, Enrique FLORES MAGÓN, Librado RIVERA et Manuel SARABIA – a bien organisé 44 groupes clandestins de guérilleros répandus dans tout le pays (en moyenne, un groupe était composé de 50 personnes, mais il y a eu aussi des groupes de 300 personnes), qui avaient leur centre directeur à Douglas en Arizona ; mais les moments n'étaient pas encore mûrs. La majeure partie des révolutionnaires du PLM à Douglas a été arrêtée par les Rangers d'Arizona et une révolte à Vera Cruz, conduite par Hilario C. SALAS a échoué. Néanmoins, le prestige du PLM en est ressorti énormément augmenté.

Un autre domaine pour lequel le PLM a oeuvré a été celui de l'indigène. Par rapport à ceci, il faut de manière préliminaire éclaircir que la résistance des indiens/nes contre l'oppression d'origine européenne ne s'est jamais arrêtée, sous ses différentes formes également armées, jusqu'à aujourd'hui, et que les nations indigènes du Mexique ont toujours été un sujet actif dans les convulsions sociales qui ont retourné périodiquement le pays. La résistance indienne a toujours revendiqué les traditionnels droits

communautaires. La première tentative du PLM de prendre contact avec la réalité indigène remonte à 1906 par une lutte armée contre DIAZ. Javier GUINETEA était responsable de celle-ci en liaison avec la tribu yaqui du Sonora, dont la férocité guerrière a été affreusement légendaire dans tout le pays. Il ne s'agit pas là d'un simple mouvement tactique, mais de l'expression de la sensibilité magoniste envers le monde indien.

La réalité communautaire de la vie indigène (qui reste vivante aujourd'hui au Mexique) ne pouvait pas ne pas influencer l'évolution libertaire de Ricardo FLORES MAGÓN, et le communalisme indigène a représenté l'un des axes porteur de sa pensée, dont l'essentialité n'a pas échappé aux intéressés directes. Un communiqué du 15 juillet 1914 le démontre, justement de la tribu yaqui (qui a toujours été traitée par les autorités mexicaines comme s'il s'agissait d'un méli-mélo d'animaux féroces, à tuer ou à mettre en esclavage) : « Avec la main sur le coeur, nous vous invitons à venir dans ce camp où vous serez reçus les bras ouverts par vos frères/soeurs de misère. Nous n'avons pas de mots pour exprimer notre appréciation pour les sacrifices que nous avons faits, et nous espérons que vous serez toujours bien disposés à nous donner main forte, jusqu'à ce que le capitalisme ait disparu de cette région yaqui et que le drapeau rouge de Terre et Liberté n'ait plus d'ennemis à combattre ».

La grève de la Cananea a été seulement un épisode de la longue kyrielle des agitations sociales qui ont retourné le pays et qui continueront également par la suite (C'est plus que cela : il faut se rappeler qu'avant 1904, le magonisme se déclarait opposé à une révolution au Mexique. Cela est dû en partie à ce que Ricardo et ses camarades offraient plus d'énergie à lutter contre la réélection de DIAZ et pensaient que tout devait être fait conformément aux lois. Les numéros de « *Regeneración* » de ces années là sont assez clairs sur cette forme de pensée du groupe. En 1905, Ricardo avait alors lu BAKOUNINE, MALATESTA et KROPOTKINE, et si à ce moment ils/elles ne se sont pas déclarés anarchistes, c'était plus pour une question de tactique pour s'approcher du peuple. Les événements de Cananea et de Rio Blanco se sont déroulés quand Ricardo, Enrique et leurs camarades se sont ouvertement déclarés révolutionnaires et en faveur de la lutte armée. En paroles d'historiens/nes, ces événements se sont appelés « l'épreuve du feu » du magonisme – Note du compagnon de la FAM).

Dans ce tourbillon d'événements, le PLM – sous l'influence de Ricardo FLORES MAGÓN – est entré dans une dynamique de dépassement des objectifs initiaux radicaux, destinés essentiellement à chasser Porfirio DIAZ et à rétablir les droits civils et politiques dans le pays. Finalité et positions qui cependant en 1905 ont permis à Francisco MADERO (1873-1913) de complimenter le PLM et de contribuer économiquement aux nécessités de *Regeneración*. Mais dès 1906, MADERO a été en désaccord avec la déclaration du PLM concernant l'épuisement des moyens pacifiques pour combattre DIAZ (Avec la radicalisation libertaire du PLM, MADERO ne fut pas seulement en désaccord avec les anarchistes, en 1911 il fit emprisonner des anarchistes connus, comme Prisciliano SILVA, parce qu'ils ne le reconnaissaient pas comme Président provisoire – Note du compagnon de la FAM).. C'est en 1907 que le chemin de Ricardo FLORES MAGÓN jusqu'à l'anarchisme s'est formellement complété, initié en 1900 en passant par les oeuvres de KROPOTKINE, BAKOUNINE, Jean PESADO, MALATESTA, GORKI

La radicalisation libertaire a concerné également la majorité du PLM, par l'effet combiné de la participation aux mouvements de 1906 et le soutien apporté par le parti au mouvement ouvrier : ce qui amena la rupture complète avec MADERO. Naturellement le PLM a souffert des désertions de toutes ceux/celles qui n'ont pas partagé ce tournant et ceci pour finir a accentué le radicalisme de Ricardo et de la majorité du PLM. Le séjour aux États-Unis de Ricardo FLORES MAGÓN et de ses camarades, comme indiqué ci-dessus, a été tout autre chose qu'un exil doré.

Depuis l'assassinat du président Mc KINLEY en 1901 (assassiné par l'anarchiste Leon CZOLGOSZ – NDT), les gouvernements étasuniens avaient déclaré la guerre aux anarchistes, objets de lourdes répressions qui plus tard, dans les années 30, ont amenées à la liquidation substantielle de l'anarchisme dans ce pays.

Les autorités des USA se sont rendues bien vite compte que les magonistes, et surtout Ricardo, ne constituaient pas seulement un problème mexicain, mais qu'il pouvait devenir aussi un problème dans la maison même des yanquis, par la capacité de galvanisation de son leader. Déjà en 1907, quasiment toute la direction du PLM en exil aux États-Unis a été détenue sous la pression de DIAZ. La persécution judiciaire ne s'est pas arrêtée et les magonistes en exil ont souvent été mis en procès pour leurs idées et avec l'excuse d'obscur violations de la neutralité étasunienne concernant les affaires du Mexique (sainte hypocrisie yanqui !). Ricardo a passé en prison plus de la moitié des 19 années de sa présence de

l'autre côté du Rio Grande, en assistant impuissant à la détérioration progressive, en son absence, du PLM, dont une partie a fini par rejoindre les rangs des madéristes (ce ne fut pas parce que les membres du PLM ne croyaient pas dans les idées de l'anarchisme, mais parce que MADERO profita que Ricardo et Enrique soient prisonniers pour diffuser le mensonge que le PLM était d'accord avec la lutte madériste. Cela amena beaucoup d'anarchistes, abusés, dans les rangs de MADERO. Il est également vrai que certains furent des traîtres à la cause et qu'ils/elles y allèrent par conviction propre comme Juan SARABIA, Jesús FLORES MAGÓN, LÁZARO GUTIÉRREZ DE LARA et d'autres – Notre du compagnon de la FAM), pour finir ultérieurement par se diviser entre les différentes factions qui ont commencées à combattre MADERO.

LA RÉVOLUTION

Le 20 novembre 1910, la révolution contre DIAZ éclata, et après la bataille de Ciudad Juarez gagnée par les forces révolutionnaires de Pancho VILLA et la démissions/fuite du dictateur le 25 mai 1911, MADERO se convertit en président de la république à la suite des élections présidentielles du 1^{er} octobre. (Dès la fin de 1909, MADERO avait créé le Parti Anti- Réélectionaliste, avec l'intention de remporter le pouvoir par la voie des élections. Une fois celles-ci passées et perdues, comme cela est logique sous une dictature, il se lance dans la lutte armée. L'histoire nous montre qu'il ne désirait pas une révolution au bénéfice du peuple mais accéder à la puissance du pouvoir qu'il désirait tant – Note du compagnon de la FAM).

En ce qui concerne les magonistes, - bien que la répression des USA ait paralysé la direction du PLM en exil – les révolutionnaires du PLM ont été les protagonistes de la libération de la Basse Californie, dirigés par Ricardo FLORES MAGÓN, momentanément en liberté aux États-Unis. Le 29 janvier 1911, conduits par José María LEYVA et Simón BERTHOLD, des guérilleros du PLM ont conquis la ville de Mexcali, en comptant sur la force de seulement 18 hommes, qui grimperont rapidement à 500, parmi lesquels environ 100 (exemple de vrai internationalisme révolutionnaire) étaient des wobblies nord-américains du syndicat Industrial Workers of the World (IWW, Travailleurs Industriels du Monde, syndicat révolutionnaire américain fondé en 1905 – Note du CATS) : parmi eux Franck LITTLE (1879-1917, dirigeant de l'IWW qui a été lynché à Butte, Montana, à cause de son appartenance au syndicat et de ses activités anti-guerre – NDT) et Joe HILL (1879-1915, chanteur engagé, membre des IWW. Exécuté en 1915 pour un double meurtre auquel il semble avoir été complètement étranger. NDT). Jack LONDON a écrit une affiche en faveur de ces révolutionnaires, dans laquelle il garantit l'appui du cœur et de l'âme des « socialistes, anarchistes, vagabonds, voleurs/ses de poules, proscrits et citoyens indésirables des États-Unis d'Amérique ». Les tentatives des troupes fédérales pour reconquérir Mexcali ont échouées.

De plus, les magonistes ont remporté des victoires dans d'autres localités de Nuevo León, Chihuahua, Sonora, et en mars 1911 Prisciliano SILVA du PLM a conquis Guadalupe dans l'état de Chihuahua, et en juin Casas Grandes, dans la même région. Par contre en été, MADERO a envoyé ses armées pour reprendre par la force le contrôle de la Basse Californie, et les révolutionnaires anarchistes du PLM ont enduré une dure déroute militaire.

MADERO devenu président a formé un gouvernement bourgeois qui n'a eu aucune intention (ni ne pouvait faire différemment par la formation de ses membres) d'aller au delà du libéralisme démocratique en politique. Les magonistes en exil aux USA lancèrent une affiche pour le peuple mexicain afin qu'il comprenne la cause anarchiste, ils/elles n'ont proposé aucun candidat pour la présidence ni un nouveau type de gouvernement : ils/elles ont appelé simplement à lutter pour l'émancipation économique des classes travailleuses, pour l'expropriation des terres des grands propriétaires terriens/nes et pour la collectivisation des autres moyens de production industriels et de toute la richesse sociale, et se sont opposés à la formation d'un gouvernement comme condition indispensable pour un système d'authentique liberté.

Étant clair que les espérances suscitées par MADERO restaient telles, les révoltes contre le nouveau régime étaient déjà en plein développement en 1912, parmi lesquelles celle réellement révolutionnaire conduite par Emiliano ZAPATA dans le sud, en partant de l'État du Morelos. Le 25 novembre 1911, ZAPATA a lancé le fameux plan de l'Ayala (document important écrit par ZAPATA et ses partisans en Novembre 1911, en réponse à MADERO et à son plan de San Luis et qui est une dénonciation de

MADERO ainsi qu'un manifeste du zapatisme. Il a appelé à la réforme agraire et à la liberté - NDT), le document historique de la révolution paysanne.

ZAPATA n'a pas été formellement anarchiste, mais ses objectifs ont été les mêmes que ceux des anarchistes, en commençant par la bannière de Terre et Liberté qui était propre aux magonistes dans les premières années de ce siècle, et que ZAPATA a reprise. L'accord entre ZAPATA et les membres libertaires du PLM était donc dans l'ordre des choses, et n'a constitué en aucune manière un obstacle à la plus ample perspective politique de Ricardo FLORES MAGÓN par rapport à celle de ZAPATA.

En plus des répressions sanglantes contre les zapatistes dans le sud, ont eu lieu dans le nord (Chihuahua) celles contre Pascual OROSCO (qui à l'époque se rebellait avec des positions de gauche), dans un rôle militaire croissant attribué par MADERO au général Victoriano HUERTA (son futur PINOCHET), qui – sans avoir d'issue possible – a tenté de fusiller VILLA (On peut trouver sur VILLA plusieurs articles de *Regeneración* en 1914 où il est attaqué comme un aspirant à gouverner de plus. VILLA travailla également longtemps avec Venustiano CARRANZA, et s'ils se séparèrent, ce ne fut pas pour avoir été en désaccord idéologiquement, mais parce que tous deux désiraient être gouvernants. C'est pour cela qu'il est étrange que parfois, y compris parmi les anarchistes, on considère ce personnage comme un compagnon – Note du compagnon de la FAM). Le 16 octobre 1912, à Vera Cruz a été réprimée une tentative de révolte conduite par le général Félix DIAZ (petit fils de l'ancien dictateur). Jusqu'à ce que, en février 1913, après une tentative ratée de coup d'état dans la ville de Mexico, conduite par le général portifiriste MONDRAGON, HUERTA (activement aidé par l'ambassadeur étasunien Lane WILSON, lié aux entrepreneurs pétroliers de son pays) ait profité de l'occasion pour faire tuer MADERO et prendre le pouvoir.

Ces faits ont amené à une terrible guerre civile (autour de 800 000 mortEs) pendant laquelle on a vu lutter contre HUERTA et l'armée fédérale différentes factions (qui plus tard se sont battues entre elles), conduites par Pancho VILLA dans le Chihuahua, Emiliano ZAPATA dans le Morelos, Venustiano CARRANZA dans le centre et Alvaro OBREGON dans le Sonora.

Vers la fin de l'année 1914, Ricardo FLORES MAGÓN déclara dans un communiqué pour les travailleurs/ses des USA. que « si à la superficie de ce terrible conflit viennent les noms de VILLA, CARRANZA ou tout autre personnalité qui, sur la base de ce qu'enseignent leurs actions, n'ont d'autres objectif que de prendre le pouvoir, la vérité est que ces hommes ne sont pas la révolution, sinon de simples leaders militaires qui essayent de satisfaire leurs propres désirs personnels aux dépens du mouvement populaire ». Et il concluait prophétiquement que « si l'on écrase la révolution économique, les travailleurs/ses nord-américainEs en payeront les conséquences par une immigration de travailleurs/ses mexicainEs dans une mesure bien supérieure à celle connue dans les dix ou quinze dernières années et avec une inévitable baisse des salaires... La richesse des magnats ira vers le Mexique, un terrain idéal pour toutEs les types d'aventuriers/ères et d'explorateurs/rices ; les fabriquantEs des États-Unis se déplaceront au Mexique qui se transformera en un territoire idéal pour les négoce à cause des bas salaires ».

Dans la lutte contre HUERTA, Venustiano CARRANZA a été l'homme politique le plus important et apparemment le leader de la coalition. En 1914, la guerre civile – pendant laquelle les exigences de la révolution sociale et agraire des indiens/nes et des ouvriers/ères agricoles se sont entrelacées de nouveau avec les aspects politiques/démocratiques – prit un cours négatif pour HUERTA, qui a réussi à prendre la fuite, et CARRANZA prit le pouvoir grâce aussi au prestige national acquis par sa vigoureuse réaction à la temporaire occupation de Vera Cruz (précédée d'un bombardement) par les marines US le 24 avril 1914.

Mais la guerre civile ne s'est pas arrêtée avec l'entrée de CARRANZA dans la ville de Mexico le 20 août de cette année. Les conflits politiques et/ou personnels entre les différentes factions et leurs plus grands représentants amenèrent à une tentative de composition pour une convention qui se réunit pour la première fois dans la capitale, le 1^{er} octobre 1914.

VILLA et ZAPATA n'y ont pas participé et n'ont pas non plus envoyé leurs représentants. La convention a été déplacée à Aguascalientes (qui était en dehors de la zone d'influence de CARRANZA) et la majorité s'est manifestée contre le maintien de CARRANZA comme chef de l'exécutif provisionnel, et a assigné cette charge au général Eulalio GUTIERREZ, qui a confié à VILLA l'envoi de l'armée conventionnaliste. Le 24 novembre, ZAPATA a ordonné à son armée (qui approchait le nombre d'environ 25 000 hommes/femmes) de marcher sur la ville de Mexico, chose que VILLA a fait également (il avait accepté

le plan d'Alaya) en accord avec ZAPATA : le 10 décembre 1914 villalistas et zapatistes ont occupé la capitale.

Très vite les conflits ont éclaté entre VILLA (plus que jamais chef) et GUTIERREZ, qui a fui de la capitale. La situation s'est précipitée dans le chaos, frustrant la conquête de la ville de Mexico à l'entier avantage de CARRANZA, dont les troupes – conduites par l'excellent général OBREGON – ont mis en déroute en 1915 les troupes de VILLA à Celaya et plus tard, définitivement, à la bataille de Agua Prieta. VILLA a réussi à échapper à la capture avec peu d'hommes/de femmes.

La reconnaissance des USA en faveur du gouvernement de CARRANZA a fait perdre la tête à VILLA : en janvier 1916, durant l'assaut d'un train à Sonora, VILLA a fait tuer 15 techniciens mineurs nord-américains qui voyageaient là-bas, et le 9 mars, il a passé la frontière limitrophe de l'État nord-américain du Nouveau Mexique en saccageant la ville de Columbus : ce qui a provoqué dans la région septentrionale du Mexique, l'intervention d'une colonne militaire US qui – néanmoins – n'a même pas réussi à le voir aux jumelles. VILLA a fini plus tard par accepter sa défaite et à se rendre aux gouvernementaux, et a fini par être tué en 1923 par quelques sicaires (d'OBREGON ?).

Après la déroute de VILLA, CARRANZA a convoqué une assemblée constituante, sans inviter naturellement ZAPATA : pendant ce Saint-Siège, a été votée une nouvelle Constitution et CARRANZA a été élu Président du Mexique.

Celui qui continuait à résister – quoique isolé – était Emiliano ZAPATA, qui à son tour a été tué pris au piège le 10 décembre 1919 (En avril 1919, le colonel GUAJARDO complota une embuscade contre ZAPATA avec son supérieur le général Pablo GONZALEZ GARZA, un proche de CARRANZA. Pour gagner la confiance de ZAPATA, il a simulé de la sympathie pour lui et fit attaquer une colonne de soldats fédéraux (ses propres hommes), en tuant 57. Il obtint ainsi de lui parler de son ralliement, lui promettant des hommes et des armes. Ils prirent rendez-vous à l'hacienda de San Juan Chinameca, ZAPATA est tombé dans le piège : des hommes armés l'y attendaient et il a été abattu. NDT).

CARRANZA, lors d'une lutte avec OBREGON sera tué en 1920 et le 1^{er} décembre de cette année, son rival a accédé à la présidence. En 1924, le général Plutarco ELIAS CALLES (1877-1945, président du Mexique entre 1924 et 1928. NDT), dont la rigide politique anticléricale a amené le 1^{er} août 1926 une réaction du clergé catholique qui a suspendu la célébration des fonctions religieuses dans tout le pays. Les catholiques sont passés à la révolte armée (dite des cristeros/as), pendant laquelle des atrocités ont été commises par les deux parties : guerre civile terminée en 1929 avec la déroute des catholiques. En 1928, OBREGON a été réélu à la présidence mais le 17 juillet, il a été tué par un étudiant catholique. C'est par sa mort, qu'on peut dire conventionnellement que la période révolutionnaire a été close.

EMILIANO ZAPATA, ZAPATISME ET ANARCHISME

MADERO mort et le PLM bouleversé, le drapeau de Terre et Liberté est resté dans les seules mains des zapatistes. Les revendications du plan d'Alaya en termes de réforme agraire radicale n'ont pas été vides de « slogans » politiques pour les guérilleros de ZAPATA. Dans la rédaction de la fameuse Affiche révolutionnaire, ont participé des éléments fortement radicaux comme Otilo MONTAÑO, maître sympathisant du PLM et le groupe féminin libertaire Mujeres (Femmes) d'Anahuac ; et au cours de la guerre civile, sont entrés dans l'armée zapatiste des anarchosindicalistes comme Luís MENDEZ, Rafael PEREZ TAYLOR, Antonio SOTO Y GAMA, Jan KHNA (suisse, survivant de la commune de Paris) et Miguel MENDOZA. Ce dernier, en plus de développer une oeuvre d'éducation rationaliste entre les paysans/nes du Morelos, a été le promoteur de différentes réunions libertaires après l'année 1915 et jusqu'à l'année 1917.

Quand ils/elles occupaient un territoire, les zapatistes expropriaient tout simplement les haciendas et ne donnaient alors pas la terre aux individus, unE par unE, mais aux communautés villageoises en faisant en sorte de, selon les coutumes traditionnelles, les mettre à la disposition de leurs membres, avec comme base du principe que la terre doit être au service de la communauté et non à celui de l'intérêt personnel et individuel.

Les zapatistes constituaient un groupe socialement homogène fortement enraciné dans les communautés paysannes du Morelos ; ce qui était un point fort évident dans ces territoires, mais aussi de fragilité en dehors des confins de cet État, alors que les zapatistes étaient un peu enclins à s'engager bien loin de la terre elle-même.

Emiliano ZAPATA, à la différence de VILLA et de CARRANZA, n'a pas été un chef, développant dans la structure de commandement des formations zapatistes un rôle substantiel de coordinateur, indubitablement favorisé par son énorme prestige que d'autres auraient utilisé de bien d'autres manières. La structure de commandement zapatiste a été assez décentrée, et les commandants des différents groupes de guérilla étaient habitués à effectuer leurs actions en synchronisme avec les autres, et le communalisme agraire basique des zapatistes a permis que ne se forment pas des hiérarchies rigides et institutionnalisées. Les structures traditionnelles des communautés locales ont aussi œuvré pour que le pouvoir politique et social s'ouvre à un niveau communautaire du bas vers le haut.

Dans les zones contrôlées par les zapatistes, l'antagonisme envers le capitalisme et la propriété privée a été très marqué. Le centre de l'organisation locale résidait dans les conseils des communes, dont la mise en fonction avait pour prémisses indispensables l'expulsion violente des magistrats, des percepteurs, de la police, etc. Les décisions se formaient au sein de la communauté, et par elle, en n'ayant pas recours à une autorité supérieure ou étrangère.

Les idéaux communautaires zapatistes ont été formalisés dans un document datant de 1916 appelé Loi Générale à propos des Libertés Municipales. Le contrôle étatique sur les conseils de commune a été naturellement aboli ; les conseils directement élus par les habitantEs ; la limite temporelle des charges fixée à une année, avec une possibilité de réélection seulement après l'écoulement de deux autres années ; le contrôle de la gestion économique fut la prérogative de chaque habitantE.

Après la mort de ZAPATA et la récupération du contrôle sur l'État du Morelos, en décembre 1920, le système des autonomies locales a été supprimé d'autorité et les conseils des municipalités ont été nommés par le gouvernement de l'État.

Pendant qu'entre les magonistes et les anarchistes des villes d'une part, et ZAPATA et les zapatistes de l'autre, il n'y avait pas de contacts opératoires directs, la question de l'existence des contacts entre Ricardo FLORES MAGÓN et ZAPATA restait toujours ouverte. Dans tous les cas, en 1912, ZAPATA favorable au PLM, a avancé la proposition d'un transfert de *Regeneración* dans le Morelos, où il avait mis à disposition la fabrique de San Rafael et les moyens nécessaires pour en faire un journal de niveau national.

L'affaire n'a pas eu de suite pour différents motifs : à cause des détentions récurrentes et des problèmes de santé, Ricardo FLORES MAGÓN n'avait pas la possibilité de se déplacer ; en plus, il était convaincu que le maintien du siège de la revue aux États-Unis aurait eu une meilleure influence psychologique en faveur de l'action qu'il menait pour éviter une intervention armée étasunienne dans la révolution mexicaine, en prenant aussi en compte la grande popularité dont il jouissait dans ce pays.

Mais ZAPATA n'a pas entendu seulement l'influence de MAGÓN : une influence directe sur lui a été exercée par Antonio DIAZ SOTO Y GAMA, enthousiasmé par les idées de TOLSTOÏ et KROPOTKINE, anarcho-syndicaliste de la capitale, qui s'est joint à l'armée zapatiste avec d'autres camarades, devenant vite l'idéologue de celle-ci.

Ce ne serait pas tout à fait exact de définir Emiliano ZAPATA comme un anarchiste tout court ainsi que son mouvement, car ils leur manquaient cette claire orientation systématique qui caractérisera MAKHNO ou DURRUTI par exemple. Cependant, le fait est que les influences anarchistes ont été les plus évidentes et que beaucoup d'objectifs sont restés communs, même s'il y manque une identité globale.

Il faut en plus considérer que, dans le scénario politique mexicain, seulEs les anarchistes pouvaient appuyer le programme zapatiste et la radicalité des moyens qu'il impliquait. Ce qui précisément explique la présence de quelques anarchistes et militantEs du PLM parmi les zapatistes. Malheureusement les choses, en terme général, ne sont pas allées dans ce sens, comme nous le verrons.

L'ANARCHISME EN DEHORS DES CHAMPS DE BATAILLE – L'ALLIANCE AVEC LA BOURGEOISIE CAPITALISTE – LA DÉCADENCE

Face à la grande masse des travailleurs/ses agricoles, en 1910, la classe ouvrière mexicaine était bien peu de chose sur le plan numérique, mais au cours de la révolution son niveau d'organisation s'est notablement accentué. Les efforts combinés des travailleurs/ses mexicainEs et d'un groupe d'exiléEs espagnolEs adhérentEs à la CNT a amené en 1912 la création de la première centrale syndicale, la Casa del Obrero Mundial (COM, la Maison de l'Ouvrier/ère mondiale). Organisation de niveau national, d'orientation anarcho-syndicaliste, qui entre 1912 et 1918 a homogénéisé le mouvement ouvrier. Elle

entra dans d'étroits contacts opératoires avec le groupe Luz (lumière), dont le plus prestigieux représentant a été Juan Francisco MONCALEANO. Ce groupe d'anarchistes a exprimé une grande partie des idées fondamentales de la COM dans le manifeste anarchiste du Groupe Luz.

Francisco MADERO n'a pas été très libéral avec la COM : il l'a faite fermer, il a supprimé son organe de presse, il a emprisonné ses leaders et a exilé les membres étrangers/ères. Il a soutenu parallèlement en opposition la Gran Liga Obrera (Grande Ligue Ouvrière) moins active.

Il n'eut pas le temps nécessaire pour un choc de longue durée contre les anarchosyndicalistes, mais avec HUERTA les choses ont été encore pires, le général étant un antagoniste absolu du concept même de mouvement ouvrier, ayant les mains plus libres que MADERO et prenant le maximum de plaisir à les utiliser. La COM, qui s'est renforcée pendant ce temps, eut l'audace le 1^{er} mai 1913 de convoquer dans la ville de Mexico une grande manifestation commémorative des martyrs de Chicago qui a réuni au minimum 20 000 personnes. Une vague d'arrestation a suivi et HUERTA, tout comme MADERO, a essayé de donner vie à des organisations rivales de la COM.

HUERTA tombé, la COM s'est retrouvée face à l'apparition d'un dilemme : qui soutenir entre VILLA, ZAPATA et CARRANZA ? Problème d'extrême sensibilité politique, dont le résultat produirait des conséquences de longue durée et, par conséquent, où d'éventuelles erreurs seraient fatales. C'est en effet ce qui s'est passé. Les plus proches de la COM étaient ZAPATA et les siens/nes, aucunement fermés en ce qui concerne les problèmes des travailleurs/ses urbains/nes. Le 7 novembre 1915, dans les territoires du sud contrôlés par la guérilla, ZAPATA a fait publier une loi du travail, qui prévoyait la journée de travail de 8 heures, l'interdiction de travailler pour les mineurEs de 14 ans, la remise de la gestion des usines à des coopératives de travailleurs/ses, le salaire minimum garanti. Une telle réglementation naissait du cœur même de la révolution paysanne, de matrice indigène communautaire. C'est à dire qu'elle ne se situait pas dans l'optique urbaine différente de la COM et par conséquent, dans son autonomie organisationnelle, elle ne prenait pas en compte des exigences comme le contrôle des propriétés étrangères, l'égalité de traitement et de salaire entre les travailleurs/ses mexicainEs et étrangers/ères, le droit de grève et un statut de sauvegarde pour les syndicats. Toutes ces choses qui, naturellement, faisaient partie du bagage de la COM.

Il n'y a pas de doute que les deux programmes pouvaient être tranquillement intégrés et complétés, si seulement la COM avait voulu le demander, mais..., il y avait un « mais », qui aura eu un poids déterminant : la majorité des zapatistes cultivaient des sentiments religieux, par conséquent... les jeux étaient faits !

La funeste conclusion fut qu'entre l'alliance avec celles et ceux qui étaient des révolutionnaires intransigeantEs mais pas athées et l'alliance avec la bourgeoisie capitaliste agraire et urbaine, représentée par CARRANZA, la pureté athéiste anarchiste de la majeure partie des membres de la COM a choisi cette dernière ! Et de cette manière une opposition, également sanglante, a mûri entre ouvriérisme organisé et les paysans/nes révolutionnaires.

Que l'élection n'était pas été digérée par toutEs les membres de la COM devint visible quand CARRANZA a fui de la capitale et que VILLA et ZAPATA y sont arrivés – les adhérentEs de la COM se sont divisésEs en trois groupes : la majorité est restée avec CARRANZA, beaucoup de ceux/celles de la minorité se sont unis à VILLA, et les autres sont partiEs avec ZAPATA, parmi lesquels/les Antonio DIAZ SOTO Y GAMA et Luís MENDEZ.

En réalité, c'est CARRANZA qui a utilisé ses nouveaux/elles et temporaires alliésEs anarcho-syndicalistes : face aux aides militaires contre VILLA et ZAPATA (vitales pour CARRANZA), il leur a concédé les mains libres dans l'organisation du travail (de toute manière révoquant une fois son pouvoir définitivement consolidé). Les anarcho-syndicalistes alliésEs de CARRANZA ont ainsi formé les biens connus « Batallones Rojos » (Bataillons Rouges), qui ont participé de suite aux batailles contre les zapatistes aux alentours de la capitale.

Quelques historiens/nes modernes ont tenté de donner une explication/justification de cette alliance – notablement pas naturelle sur le plan des prémisses et des objectifs – en soulignant que le monde de la commercialisation et de l'industrialisation, que CARRANZA et les siens/nes représentaient et promouvaient, était en substance le monde dans lequel oeuvraient et vivaient les travailleurs/ses urbainEs. Mais le fait est que, depuis la prison des USA où il y était à nouveau détenu, Ricardo FLOREZ MAGON a condamné violemment l'accord avec CARRANZA en affirmant que les anarcho-syndicalistes s'étaient venduEs.

Certainement, sur le moment, ils/elles recevaient des vivres, de l'argent, des équipements, des locaux pour se réunir, la liberté de presse et d'action, mais, comme l'a noté postérieurement Rosendo SALAZAR (un des partisanEs de l'accord), de cette manière la COM avait signé sa condamnation à mort et trahis ses principes mêmes en échange d'avantages de courte durée.

L'évidence de l'anomalie de l'alliance entre CARRANZA et la COM était dans les fondements de la conception politique de CARRANZA lui-même, qu'il ne cachait en rien, et pour qui le futur du Mexique était représenté par l'entreprise capitaliste, la propriété privée des moyens de production, l'individualisme social, l'État fort qui, uni aux élites économiques, offrirait prochainement le bien-être aux masses.

Et en effet, les problèmes entre le Département du Travail de CARRANZA et la COM ont vite commencé. En 1916, les Bataillons Rouges ont été dissous, cela s'est produit durant une période de grève entre la fin de l'année 1915 et le début de l'année 1916, et après la dévaluation du peso mexicain et les agitations qui ont suivies, on arriva au choc final entre CARRANZA et la COM, dont le résultat était bien prévisible.

La COM a convoqué en juillet 1916 une grève générale avec la participation massive des travailleurs/ses, et CARRANZA a envoyé les troupes pour occuper les locaux de la COM et emprisonner la direction de celle-ci. Dans tout le pays les soldats ont démantelé les syndicats adhérant à la COM en emprisonnant les plus grandEs représentantEs de celle-ci ; les gouvernants des différents États et les chefs militaires ont reçu l'ordre de saisir toute la littérature subversive en circulation et, si possible, d'arrêter les auteurEs.

Tout cela sans pelotons d'exécutions – même si CARRANZA avait redonné vie à une vieille règle de l'année 1862 qui assimilait la grève générale à la trahison avec comme menace la peine de mort – seulement parce que de manière inespérée, les tribunaux militaires ont absous les promoteurs/rices de la grève générale qui passaient en procès.

À ce point, la déroute des anarcho-syndicalistes liéEs à CARRANZA était totale. Les autres ont suivi les destins de VILLA et ZAPATA.

En 1921, après le meurtre de CARRANZA, quelques membres de l'ancienne COM, adhérentEs de l'IWW et des membres d'orientation communiste, ont fondé la Confederación General del Trabajo (Confédération Générale du Travail, CGT), contre laquelle le gouvernement a de suite manifesté son hostilité en l'empêchant même de pouvoir utiliser le service postal pour distribuer son propre journal *Calle Libre* (Rue Libre).

Le gouvernement a dirigé alors ses faveurs vers la Confederación Obrera Regional Mexicana (Confédération Ouvrière Régionale Mexicaine, CROM), dans l'optique pragmatique carranziste qui (à la différence de HUERTA) a pris acte de l'inévitabilité moderne des syndicats en essayant de les soumettre avant de les détruire. Pour cet objectif, la CROM s'est révélée idéale : opportuniste, projetant une conciliation entre travailleurs/ses et capital, promotrice de la professionnalisation de la bureaucratie syndicale. La CGT a été – et cela est resté ainsi jusqu'au moins 1930 – un syndicat libertaire, programmé pour l'action directe, le manque de bureaucratisation à travers le caractère volontaire et gratuit des charges, la démocratie directe, le consentement comme moyen principal des décisions, l'autonomie envers l'État et les partis, l'antinationalisme, la socialisation des moyens de production.

Un de ses soutiens a été la Federación Comunista del Proletariado Mexicano (Fédération Communiste du Prolétariat Mexicain, FCPM), organisation libertaire fondée en 1920, connue pour avoir utilisé pour la première fois les piquets de grève durant les luttes pour empêcher l'entrée des briseurs/ses de grève dans les établissements.

Les années 20 ont représenté une période négative cruciale pour l'anarchisme mexicain. La mort de ZAPATA en 1919 qui a subjugué les révolutionnaires paysans/nes du Morelos ; la mort en prison aux États-Unis de Ricardo FLORES MAGÓN (le 21 novembre 1922, dans une prison américaine, assassiné par un gardien – Note du CATS); le virage à droite de 360° exécuté par SOTO Y GAMA, qui a été élu député et qui dans un discours parlementaire a pontifié sur le caractère impropre du socialisme par rapport aux nécessités du Mexique ; le retour d'Antonio VILLA REAL au poste de secrétaire du ministère de l'agriculture ; etc... En plus, depuis 1930, les idéaux libertaires ont commencé à se réduire et les exécutifs de la CGT sont devenus à chaque fois plus sensibles à la corruption exercée par les politiques et les propriétaires, en parvenant à donner une couverture syndicale aux pratiques particulières de licenciement. À cela s'est rajouté le fait que pendant ce temps la CROM est parvenue à soustraire des espaces d'hégémonie à la CGT.

Pour une reprise des idéaux anarcho-syndicalistes, il faudra attendre la constitution, en 1941, de l'Asociación Mexicana del Trabajo (l'Association Mexicaine du Travail, AMT), qui a survécu jusqu'aux années 70, et dont la place a été successivement prise par le libertaire Frente Auténtico del Trabajo (Front Authentique du Travail, FAT), présent dans une quinzaine d'États, orienté vers un « socialisme autogestionnaire », et dont l'activité se base sur quatre secteurs basiques : ouvrier, urbain, paysan et coopérativiste, participant en différentes occasions aux luttes organisées par les collectifs anarchistes (Le FAT a eu cependant à l'intérieur des conseillers/ères du PRD, parti politique de gauche. Bien qu'il puisse y avoir certaines similitudes, le FAT n'est en rien proche d'un syndicat anarchiste – Note du compagnon de la FAM).

En termes de liquidation matérielle, le bilan de l'anarchisme dans la révolution mexicaine apparaît certainement négatif. La défaite des zapatistes, l'alliance des anarcho-syndicalistes urbains avec CARRANZA (nous avons vu le résultat), le PLM et la COM brisées dans leur action, l'absence forcée de Ricardo FLORES MAGÓN durant les événements révolutionnaires, la dérive conservatrice de la bourgeoisie triomphante dans la révolution. Ce qu'il reste de matériellement positif, c'est le rôle des magonistes dans la préparation de la lutte contre DIAZ et l'anarchisme du mouvement zapatiste. Ils/elles apparaissent en tant qu'héros/oïnes et martyres et non en tant que vainqueurs.

Mais s'il est vrai que comme l'a dit GUEVARA... « Les batailles se gagnent toujours » (puisque seulement celles qui n'ont pas été menées constituent une déroute sèche) – alors nous devons dire qu'au Mexique, les idéaux anarchistes et libertaires ne sont pas morts ; les drapeaux (et les idéaux) du magonisme et du zapatisme ont recommencé aujourd'hui à être déployés dans les luttes sociales mexicaines. Mais ce sont des faits récents, et nous ne savons pas si ce sont les présages ou non d'une autre révolution.

BIBLIOGRAPHIE ESSENTIELLE

W. S. ALBRO, SIEMPRE REBELDE (TOUJOURS REBELLE) : Ricardo Florez Magón y la Revolución Mexicana (la Révolution Meicaine), Fort Worth 1992.

A: ARUFFO, Messico Rivoluzionario-Da Zapata al Chiapas (Mexique Révolutionnaire-de Zapata au Chiapas), Roma, 1995.

P. AVRICH, Retratos Anarquistas (Portraits d'Anarchistes) Princeton 1988.

L. L. BLAISDELL, La Revolución del Desierto (La Révolution du Désert): Baja California (Basse Californie), 1911, Madison 1962.

B. CARR, El movimiento obrero y la política en México (Le mouvement ouvrier et la politique au Mexique), 1910-1929, México 1981.

M. R. CLARK, El Trabajo Organizado en México (Le Travail Organisé au Mexique), New York 1973.

J. D. CROCKCROFT, Precursores intelectuales de la Revolución Mexicana (Précurseurs/ses intellectuels/les de la Révolution Mexicaine), 1900-1913, Austin 1968.

A. GILLY, La revolución interrumpida (La révolution interrompue), México 1988.

J. M. HART, El Anarquismo y la clase obrera mexicana (L'Anarchisme et la classe mexicaine), 1860-1931, Austin 1987.

C. M. MAC LACHLAN, El Anarquismo en la Revolución Mexicana (L'Anarchisme dans la Révolution Mexicaine): Los Juicios Politicos de Ricardo Florez Magón en los Estados Unidos (Les Jugements Politiques de Ricardo Florez Magon aux Etats-Unis), Berkley 1991.

L. MAÑANA, Come le rivoluzioni rafforzano lo Stato (Comment les révolutions renforcent l'État). Il caso messicano (Le cas mexicain), Firenze 1984.

R. P. MILLON, Zapata : La ideología de un campesino revolucionario (L'idéologie d'un paysan révolutionnaire), New York 1969.

J. WOMACK Jr., Zapata y la Revolución Mexicana, New York 1968.

Pistes bibliographiques complémentaires proposées par le compagnon de la FAM :

Salvador Hernández Padilla: *Magonismo : Historia de una pasión libertaria*.

Armando Bartra (qui faisant toujours abstraction de ses préjugés marxistes qui l'amènent à des conclusions bizarres): *Regeneración 1900-1918*.

Florencio Barrera Fuentes: *Ricardo Flores Magón. El apóstol cautivo* (L'apôtre captif).

Diego Abad de Santillán: *Ricardo Flores Magón, El apóstol de la revolución mexicana* (L'apôtre de la révolution mexicaine).